

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1751**

Lettre XXVII. Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1771**

imaginaires ? Si le but de cette conduite étoit, tantôt de me faire acquiescer à ses remerciemens, tantôt de m'inspirer plus de sensibilité pour ses plaintes ; & si cette contradiction n'est pas l'effet de sa légèreté & de son étourderie ; je le regarderai comme un des plus profonds & des plus artificieux mortels qu'on ait jamais connus, exercé peut-être au même degré dans ses dangereuses pratiques ; & si jamais j'en étois sûre, je le haïrois, s'il est possible, encore plus que je ne hais Solmes.

Mais c'est assez parler aujourd'hui de cette inexplicable créature.

## LETTRE XXVII.

*Miss HOWE, à Miss CLARISSE*  
HARLOVE.

*Fendi au soir, 9 de Mars.*

**J**e ne puis penser sans impatience à aucun des visages avec lesquels vous êtes condamnée à vivre. Je ne fais quel conseil vous donner. Etes-vous sûre que vous ne méritiez pas d'être punie pour avoir empêché, quoiqu'à votre grand malheur, l'exécution du Testament de votre grand-pere ? Les Testa-

Testamens sont des choses sacrées, mon enfant. Vous voyez que vos gens le pensent eux-mêmes, eux qui se croient blessés par la distinction avec laquelle vous êtes traitée dans un Testament.

Je vous passe tous les nobles raisonnemens qui ont servi alors à vous déterminer. Mais puisqu'un si charmant & si généreux exemple de respect filial est si mal récompensé, pour quoi ne reprendriez vous pas vos droits ?

Votre grand-père connoissoit le vice de sa famille. Il sçavoit aussi quelle est la noblesse de vos inclinations. Peut-être lui-même (pardon, ma chère) a-t-il fait trop peu de bien pendant sa vie ; & c'est par ce motif qu'il a mis entre vos mains de quoi réparer sa faute & celle de tous ses enfans. A votre place, je reprendrais ce qu'il vous a laissé. Je vous jure que je n'y manquerois pas.

Vous me direz que vous ne le pouvez, tandis que vous êtes avec eux ? C'est ce qu'il faut voir. Croyez-vous qu'ils en puissent user plus mal qu'ils ne font avec vous ? D'ailleurs n'est-ce pas votre droit ? Et n'abusent-ils pas de votre propre générosité pour vous opprimer ? Votre oncle Harlove est un des deux exécuteurs testamentaires ; votre cousin Morden est l'autre ; insistez sur votre droit avec votre oncle ; écrivez à votre cousin.

Jose vous promettre que vos persecuteurs changeront bien-tôt de conduite.

Votre insolent frere, à quel titre ose-t-il vous chagriner ? Si j'étois la sœur (je voudrois l'être pour un mois, & pas plus long-tems) je lui apprendrois bien-tôt à vivre. Je m'établirais dans la demeure qui m'appartient, pour y exécuter mes charmans systêmes, & rendre tout le monde heureux autour de moi. Je me donnerois un carosse. Je verrois ma famille quand elle s'en rendroit digne. Mais lorsque mon frere & ma sœur prendroient des airs trop hauts, je leur ferois connoître que je suis leur sœur & non leur servante ; & si cette déclaration ne suffisoit pas, je leur fermerois ma porte au nez, & je leur dirois de se tenir compagnie l'un à l'autre.

Il faut convenir néanmoins que cet excellent frere & cette aimable sœur, jugeant des choses comme il convient à de petits esprits, tels qu'ils le sont tous deux, ont quelque raison de vous traiter si mal. En mettant à part, l'amour méprisé d'un côté, & l'avarice de l'autre, quelle mortification n'a-ce pas été long-tems pour eux de se voir éclipsés par une sœur cadette ? Un soleil si éclatant dans une famille, entre des lumieres si foibles ! Comment l'auroient-ils pû supporter ?

ter ? Entr'eux, ma chere, ils ont dû vous régarder comme un prodige ; & les prodiges, comme vous savez, obtiennent bien notre admiration, mais ne s'attirent jamais notre amour. La distance entre-vous & eux est immense. Votre lumiere leur blesse les yeux. Quelle ombre le plein jour de votre mérite ne doit-il pas jeter sur eux ? Est-il donc bien étonnant qu'ils embrassent la première occasion de vous rabaisser, s'ils le peuvent, à leur niveau ?

Attendez-vous, ma chere, à vous voir précée de plus en plus de ce côté-la, à proportion qu'on vous trouvera disposée à le souffrir.

A l'égard de cet odieux Solmes, je ne suis pas surprise de votre aversion pour lui. Elle me paroît si sincère, qu'il est inutile de rien dire qui puisse servir à l'augmenter. Cependant, qui peut résister à ses propres talens ? Un des miens, comme je vous l'ai déjà dit, est de peindre les laides ressemblances. Lâcherai-je la bride à mon pinceau ? Oui ; car je veux justifier votre antipathie par l'opinion que j'ai du personnage, & vous faire connoître aussi que j'approuve, & que j'approuverai toujours avec admiration, la fermeté de votre caractère.

Je me suis trouvée deux fois dans sa compagnie : & je me souviens qu'une des deux,



votre Lovelace y étoit aussi. Il n'est pas besoin de vous dire, malgré votre jolie *curiosité* (qui n'est pourtant, comme vous savez, qu'une *curiosité* toute simple) la différence infinie qui est entr'eux.

Lovelace amusa la compagnie, avec sa gayeté ordinaire, & fit rire tout le monde par ses récits. C'étoit avant que cette énorme créature eut été propolée pour vous. Solmes rit aussi. Mais ce fut d'une manière de rire qui lui est propre; car je m'imagine que les trois premières du moins, de ses années, n'ont été que des cris continuels; & ses muscles n'ont jamais pu se remonter au ton de rire ordinaire. Son sourire (je doute que vous l'avez jamais vu sourire, ou du moins que vous lui en ayez jamais donné sujet) Son sourire, dis-je, est si peu naturel aux traits de son visage, qu'on le prendroit pour la grimace d'un furieux ou d'un fou.

J'attachai mon attention sur lui, comme je fais toujours sur ces Seigneurs de nouvelle création, pour me réjouir de leurs singularités. En vérité, je fus dégoûtée, jusqu'au point d'en être choquée. Mais je me rappelle d'avoir pris plaisir particulièrement, à voir retomber cette épaisse physionomie dans son état naturel; quoique lentement, comme si les muscles qui avoient servi à ses  
con-

contorfions euffent tourné fur des gonds rouillés.

L'amour même ne feroit-il pas horrible, de la part d'un tel mari? Pour moi, fi j'étois la femme (mais qu'ai-je fait à moi-même, pour m'occuper un moment de cette fuppofition?) je ne connoitrois de plaifir que dans fon abfence, ou lorsque j'aurois occafion de le quereller. Une femme vaporeufe, qui a befoin de quelqu'un fur qui elle puiſſe exercer fes caprices, pourroit s'accommoder d'une figure fi révoltante; & cette feule raifon, qui mettroit tous les domeſtiques à couvert de fa mauvaife humeur, feroit peut-être à leur faire benir leur maître. Mais pour peu qu'une femme eut de délicateſſe, quelle honte n'auroit-elle pas de fe fuprendre jamais dans le moindre deſſein de l'obliger.

C'en eſt aſſez pour la figure. Du côté de fon autre moitié, il paſſe pour le plus rampant de tous les mortels, lorsqu'il eſpère de gagner quelqu'un par cette voye: inſolent d'ailleurs, pour ceux qu'il n'a pas d'intérêt à ménager. N'eſt-ce pas le véritable caractère d'une ame baſſe & fans honneur? On aſſure qu'il eſt méchant, vindicatif; & que s'il eſt déſobligé par quelqu'un, fa haine embraille toute une famille.

Mais c'est particulièrement contre la sienne, que sa mauvaise volonté s'exerce. On m'a dit qu'entre tous ses parens, il n'y en a pas un d'aussi méprisable que lui. C'est peut-être la raison qui le fait penser à les deshérer tous.

Ma femme de chambre, qui est parente d'un de ses gens, me raconte qu'il est haï de tous ses fermiers, & qu'il n'a jamais eu un domestique qui ait dit du bien de lui. Comme ils les soupçonne de le tromper, parce qu'il juge d'eux apparemment par lui-même, il en change continuellement. Ses poches, dit-on, sont sans cesse chargées de clés; de sorte que s'il a quelqu'un à traiter (pour des amis il n'en a que dans votre famille) il est une heure à trouver celle dont il a besoin; & si c'est du vin qu'il lui faut, il le va toujours chercher lui-même. Au reste, ce n'est pas un embarras qu'il ait fort souvent, car il ne reçoit pas d'autres visites que celles qu'il doit à la nécessité. Un homme d'honneur aimeroit mieux passer la nuit dehors, que de prendre un lit dans sa maison.

Et voilà néanmoins l'homme qu'on a choisi, par des vûes aussi fordides que les siennes, pour en faire le mari, c'est-à-dire, le Seigneur & le maître de Clarisse Harlove.

Mais



Mais peut-être n'est-il pas aussi méprisable qu'on le représente. Il est rare qu'on fasse une peinture bien juste des caractères extrêmement bons ou extrêmement mauvais. La faveur exalte les uns, & la haine déprime les autres. Mais votre oncle Antonin a dit à ma mère, qui lui objectoit son avarice, qu'on se propose de le lier en votre faveur. Un bon lien de chanvre lui conviendrait bien mieux que celui du mariage. Mais n'est-ce pas une marque que ses protecteurs mêmes le regardent comme une ame basse, puisqu'ils croient avoir besoin de le brider par des articles ? Sur quoi, ma chère ? Peut-être sur votre nécessaire. Mais je suis bien bonne de m'arrêter si long-tems à cet odieux portrait. Vous ne devez pas être à cet homme-là : voilà ce qui est clair à mes yeux . . . quoique la manière de l'éviter ne le soit pas tant ; à moins que vous ne vous établissiez dans l'indépendance à laquelle vous avez droit.

\* \* \*

Ma mère est venue m'interrompre ; elle a voulu voir ce que j'avois écrit. J'ai eu l'impertinence de lui lire le portrait de votre Solmes.

Elle

Elle est convenue „ que cet homme n'est „ pas extrêmement propre à inspirer des sentiments ; qu'il n'a pas les dehors des plus „ heureux. Mais qu'est - ce que la figure dans un mari ? Et tout de fuite , elle m'a grondée , de vous soutenir dans votre résistance aux volontés d'un pere. Delà , on est passée à me faire une bonne leçon sur la préférence que mérite un homme capable de remplir les devoirs extérieurs & domestiques , par opposition à des prodiges & à des libertins : sujet très-utile , sans doute , soit que les applications soient justes ou qu'elles ne le soient pas. Mais pourquoi ces sages parens , en disant trop de mal des personnes qui leur déplaisent , mettent-ils les gens dans le cas de les défendre ? Lovelace n'est pas un prodige. Il n'a pas d'obligations qu'il ne remplisse au dehors ; quoique véritablement je le croye assez libertin. Et puis , après nous avoir poussées à rendre une justice des plus simples , on ne manque point de nous accuser de prévention. Et delà vient le désir , qui n'est d'abord qu'une pure *curiosité* , de savoir ce que les amis d'un homme pensent de nous ; d'où naît ensuite , assez probablement , une distinction , une préférence , ou quelque sentiment de cette nature.

Ma

Ma mere m'a commandé de récrire du moins cette page. Mais vous me pardonnerez, s'il vous plaît, ma bonne maman. Il est vrai, ma chere, que je ne voudrois pas avoir perdu ce caractère pour tout au monde, parce qu'il est sorti naturellement de ma plume. Je n'ai jamais rien écrit d'agréable pour moi-même, qui ne l'ait été aussi pour vous. La raison en est toute simple ; c'est qu'entre vous & moi nous n'avons qu'une ame, avec cette seule différence, que vous me semblez quelquefois un peu trop grave, & que je vous paroïs sans doute un peu trop éveillée.

C'est probablement cette différence de nos caracteres qui fait que nous nous aimons si parfaitement l'une l'autre, que, pour me servir des termes de Norris, *Il ne peut naître de troisième amour entre deux.* Chacune de nous ayant quelque chose qui manque aux yeux de l'autre, & chacune néanmoins aimant assez l'autre pour souffrir qu'elle lui en dise son avis ; ou plutôt, peut-être aucune des deux ne souhaitant de s'en corriger ; cette disposition écarte une sorte de rivalité qui pourroit exciter dans l'une & dans l'autre un peu d'humeur secrette, & la tourner par degrés en envie, qui deviendroit à la fin haine ou mauvaise volonté. Si les cas est

tel



tel que je le dis, ma chere, je suis d'avis que chacune garde son défaut & qu'elle en tire le meilleur parti qu'elle pourra. Le naturel ne plaide-t-il pas en notre faveur? Nommez-moi des Heros ou des Heroines, qui soient jamais parvenus à vaincre un défaut naturel; les uns l'avarice; d'autres la gravité, comme dans ma meilleure amie; d'autres l'étourderie, comme dans celle qu'il est inutile que je nomme.

Je dois vous avertir, ma chere, que je n'ai pû me dispenser de satisfaire la curiosité de ma mere (car vous n'êtes pas la seule qui ait de la *curiosité*) ni même de lui laisser voir de tems en tems quelques pages de vos propres Lettres.

On m'interrompt ici. Mais je reprendrai bien-tôt la plume, pour vous raconter ce qui s'est passé, à cette occasion, entre ma mere & moi. Le détail en est d'autant plus intéressant, qu'elle faisoit tomber ses réflexions tout à la fois, sur sa fille, sur Hickman son favori, & sur votre Lovelace.

\* \* \*

Voici le recit auquel je me suis engagée.  
 „Je ne saurois disconvenir, m'a-t-elle dit,  
 „qu'il n'y ait quelque chose d'un peu dur  
 „dans le cas de Miss Harlove; quoiqu'il soit  
 bien

„ bien fâcheux auffi, comme le dit fa mere,  
 „ qu'une fille, dont l'obéiffance s'est toujours  
 „ fait admirer fur les moindres points, s'op-  
 „ pofe à la volonté de fes Parens dans le  
 „ point effentiel. Mais, pour rendre justice  
 „ aux deux parties, fi l'on ne peut s'empê-  
 „ cher de plaindre Mifs Harlove, & de re-  
 „ connoître que l'homme qu'on la prefle de  
 „ recevoir n'a pas l'efpèce de mérite qu'une  
 „ ame auffi délicate que la fienne peut fou-  
 „ haiter raifonnablement dans un Mari, n'est-  
 „ il pas vrai auffi que cet homme est préfé-  
 „ rable à un libertin, qui s'est battu, d'ail-  
 „ leurs, en duel avec fon frere? C'est ce que  
 „ les peres & meres doivent penfer, quand  
 „ on retrancheroit même cette circonftance.  
 „ Il feroit bien étrange qu'ils ne fuflent pas  
 „ ce qui est le plus convenable à leurs enfans.

Qui, ai-je répondu en moi-même, ils  
 doivent l'avoir appris par leur propre expé-  
 rience, fi de petites vûes fordides ne leur  
 donnent pas en faveur d'un homme la mê-  
 me prévention qu'ils reprochent à leurs fil-  
 les en faveur d'un autre; & s'il n'y a pas  
 quelque oncle bizarre, un oncle Antonin,  
 qui fortifie cette prévention, comme il ne  
 l'infpire que trop à ma mere: pauvre petit  
 esprit, rampant d'un côté, abfolu de l'autre,  
 est-ce à lui de raifonner fur les devoirs des  
 enfans

enfants à l'égard des peres, sans avoir appris ce que les peres doivent aussi à leurs enfans? Mais c'est votre mere, souffrez que je le dise, qui a gaté les trois freres par des excès mal entendus de douceur & de complaisance.

Vous voyez, a continué la mienne, „ que je tiens, ma fille, une conduite bien „ différente avec vous. Je vous ai proposé „ un homme du caractère le plus doux & le „ plus poli, comme le plus sage & le plus „ réglé :

Je n'ai pas une trop grande idée, ma chere, du jugement de ma mere sur ce qui est *le plus poli*. Elle juge de l'honnête Hickman pour sa fille, comme je suppose qu'elle auroit fait il y a vingt ans pour elle même. Hickman me paroît de cette trempe un peu surannée; j'entens pour le caractère; trop maniere, ma chere, trop formaliste, comme vous en conviendrez vous-même.

„ D'excellente famille, a continué ma „ mere; riche, en biens clairs & qui peut „ vent encore augmenter (c'est une consideration, comme vous voyez, qui est aussi d'un grand poids sur l'esprit de ma mere). „ Je vous prie, je vous demande en grace de

„ de l'enconrager ; ou du-moins, de ne pas  
 „ prendre droit de son attachement & de sa  
 „ soumission pour le faire souffrir.

Oui vraiment ! lui marquer de la bonté,  
 afin qu'il prenne bientôt avec moi des airs  
 familiers. Il faut tenir cette sorte d'hom-  
 mes à une juste distance de soi ; c'est mon  
 avis.

„ Cependant j'aurai bien de la peine à  
 „ vous faire entrer là-dessus dans mes senti-  
 „ mens. Que diriez-vous si je vous traî-  
 „ tois, comme Miss Harlove est traitée par  
 „ son pere & par sa mere ?

„ Ce que je dirois, Madame ? La ré-  
 „ ponse est aisée. Je ne dirois rien. Cro-  
 „ yez-vous qu'un tel traitement, à l'égard  
 „ d'une jeune personne de ce mérite, ne soit  
 „ pas insupportable ?

„ Doucement, *Nancy*, doucement.  
 „ Vous n'avez entendu qu'une Partie ; &  
 „ n'en fallut-il juger que par quelques en-  
 „ droits de ses Lettres que vous m'avez lûs,  
 „ il me semble qu'il y a quelque chose à re-  
 „ dire. Ce sont ses Parens, après tout.  
 „ Ils doivent savoir ce qui lui convient.  
 „ Miss Clarisse Harlove, toute charmante  
 „ qu'elle est, doit avoir fait ou dit quelque  
 „ chose qui les porte à la traiter si mal ; car



„vous savez quelle tendresse ils avoient pour  
„elle.

„Mais s'il est vrai qu'elle soit sans re-  
„proche, Madame, combien ne font-ils  
„pas condamnables dans votre propre sup-  
„position.

Ensuite est venu „le bien immense de  
„M. Solmes, son habileté à le ménager.  
(J'ai été fâchée de voir arriver si tôt cette  
dernière réflexion. Comme on se porte,  
ai-je dit, à prendre la défense de ceux qui  
aiment l'argent, quand on ne le hait pas  
soi-même ! Cependant, pour la générosité,  
ma mere est une Reine en comparaison de  
Solmes.)

„Ne fait-on pas quels font les étranges  
„effets de la prévention en amour, dans le  
„cœur des jeunes personnes ?

Je ne comprends pas, ma chere, pour-  
quoi l'on prend plaisir à supposer toujours  
de l'amour aux gens. La *curiosité* produit  
d'autres *curiosités*. Voilà tout, je m'ima-  
gine.

Elle s'est étenduë de fort bonne foi sur  
la personne de M. Lovelace & sur ses qua-  
lités naturelles & acquises. Mais elle est re-  
venue à dire qu'une fille en devoit juger  
par les yeux d'une mere, & non par les  
siens. Cependant elle n'a sù que répondre  
à l'offre



à l'offre que vous faites de vous réduire au célibat, & de rompre avec lui; sçavoir, a-t-elle dit, *si, si*, (en faisant trois ou quatre *si* d'un seul) *si* l'on peut s'y fier.

Mais l'*obéissance sans réserve*, sans aucun égard aux raisons, est le refrain de la chanson de ma mere; & l'application, ma chere, me régarde comme vous.

Je reconnois volontiers que l'obéissance aux Parens est un devoir du premier ordre. Mais je benis le Ciel de n'être pas exposée aux mêmes épreuves. Il est aisé pour tout le monde de faire son devoir, lorsqu'on n'est pas poussé à s'en écarter. Mais peu de jeunes personnes, avec le pouvoir de secouer honnêtement le joug, feroient capables de votre patience.

La crainte de vous offenser me fait rejeter tout ce qui se présente à mon esprit sur la conduite que votre pere, vos oncles & tout le reste de vos parens, tiennent avec vous.

Mais je commence à prendre une haute idée de ma pénétration, en considérant que je ne me suis jamais senti d'amitié sincere que pour vous, dans toute votre famille. Je ne suis pas faite pour aimer ces gens-là. La sincerité est un devoir à l'égard de nos amis; c'est l'excuse qu'Anne Howe peut



apporter à Mifs Clarisse Harlove. Cependant j'aurois dû excepter votre mere, qui est une femme respectable, & qui mérite à present de la compassion. Comment doit-elle avoir été traitée, pour se trouver si misérablement subjuguée ? c'est à quoi le bon vieux Vicomte ne s'attendoit guères, lorsqu'il maria sa chere fille, sa fille unique, à un homme de si belle apparence, & qu'elle trouvoit elle-même de son goût. Une autre que moi traiteroit votre pere de tyran. Tout le monde lui doit ce nom, & vous ne devez pas vous en offenser si vous aimez votre mere. D'un autre côté, on ne sçauroit s'empêcher de la trouver moins à plaindre, lorsqu'on se rappelle que c'est elle-même qui s'est attirée ses disgrâces (soit que la mauvaise humeur de votre pere vienne de sa goute ou de toute autre cause) par une foiblesse indigne de sa naissance & de ses belles qualités, en accordant tout à des esprits hautains & présomptueux, (bornez cette réflexion à votre frere, si vous avez peine à l'étendre plus loin) & cela dans quelle vûe ? pour se procurer une tranquillité passagere, qui méritoit d'autant moins d'être considerée, que les efforts qu'elle a faits, pour y parvenir, n'ont servi qu'à fortifier l'ascendant des autres, à pro-  
por-

portion qu'ils ont affoibli le sien, & l'ont rendue enfin l'esclave d'un empire arbitraire, qui est fondé sur sa patience. Et quel en est le fruit? de se voir forcée aujourd'hui, contre son propre jugement, d'abandonner le plus digne de ses enfans & de le sacrifier à l'amour propre & à l'ambition du plus indigne. Mais je me hâte de passer à d'autres sujéts. Me pardonnerez-vous d'en avoir tant dit? J'ajouterais néanmoins que ce n'est pas la moitié de ce que j'ai dans le cœur.

On attend ce soir de Londres M. Hickman. Je l'ai prié de s'y informer un peu soigneusement de la vie que Lovelace mène à la Ville. S'il ne l'a pas fait, il n'aura pas lieu d'être content de mon humeur. Cependant ne vous attendez pas à des récits fort avantageux. Lovelace est une créature intrigante & remplie d'inventions.

En vérité nous devrions mépriser souverainement ces Messieurs-là. Que ne laissent-ils en repos nos peres & nos meres au lieu de les venir tourmenter par leurs offres dorées, par leurs protestations, par leurs belles peintures d'établissement, & par toutes leurs ostentations ridicules, qui ne tourmentent qu'à notre propre tourment? Vous & moi, ne pourrions nous pas mener ensemble la plus charmante vie du monde & ne



les voir tous qu'avec mépris? Pourquoi prêter l'oreille à leurs flateries, & nous laisser prendre au piège, comme les plus fots de tous les oiseaux, pour tomber dans un état d'esclavage ou de vile subordination? Le bel avantage, d'être traitées en Princesses pendant quelques semaines, pour l'être en esclaves pendant tout le reste de notre vie! De bonne foi, ma chere, je les régarde tous comme vous régardez Solmes; je ne puis les souffrir. Mais vos parens, (car je ne veux plus leur donner le nom de vos amis, dont ils sont indignes) vos Parens, dis-je, qui sont capables de vous vendre au prix qui leur est offert par un misérable, & qu'il ne peut leur compter qu'en dépouillant tous les siens de leurs réversions naturelles; faut-il beaucoup de justice & de raison pour les trouver aussi méprisables que lui?

M. Hickmann sondera Milord M... sur l'article que vous me recommandez. Je pourrois vous dire d'avance ce que Milord répondra, lui & les siens, lorsqu'on les fera tomber sur cette matière. Qui ne se feroit pas honneur d'une alliance avec Miss Clarisse Harlove? Madame Fortescue m'a dit qu'ils ne parlent de vous qu'avec admiration.

Si

Si vous n'avez pas trouvé assez de clarté dans mes avis sur votre situation, je les répète en un seul mot. Reprenez vos droits. Tout le reste suivra naturellement.

On nous a dit ici que Madame Norton, comme votre tante Hervey, s'étoit déclarée pour le parti de l'obéissance aveugle. Si elle a pu penser que la part qu'elle a eue à votre éducation, & vos admirables qualités naturelles & acquises, doivent être prostituées à un misérable tel que Solmes, je la déteste pour toute ma vie. Il peut vous venir à l'esprit que je cherche à diminuer un peu la considération que vous avez pour cette vertueuse femme. Peut-être ne vous tromperiez-vous pas tout à fait ; car pour vous avouer la vérité, je ne l'aime pas tant que je l'aimerois, si vous la voiant aimer un peu moins j'étois bien sûre que vous m'aimiez plus qu'elle.

Votre mere vous a déclaré que vous aurez à souffrir de rudes épreuves ; que vous êtes désormais sous la discipline de votre pere ; (ces termes seuls sont capables de m'inspirer du mépris pour ceux qui donnent occasion de les employer) qu'il n'est plus en son pouvoir de vous secourir, & que si vous avez quelque faveur à espérer, ce  
n'est

n'est plus que par la médiation de vos oncles. Je suppose que vous écrirez à ces deux Arbitres de votre sort, puisqu'on vous a défendu de les voir. Mais est-il possible qu'une telle femme, une telle sœur, une telle mere, n'ait aucune influence dans sa propre famille ? Qui souhaitera de se marier, comme vous le dites si bien, lorsqu'il pourra vivre dans le célibat ! Ma bile recommence à s'échauffer. Reprenez vos droits, ma chere : c'est tout ce que je puis dire à présent ; de peur de vous offenser, lorsque j'ai le malheur de ne pouvoir vous servir.

ANNE HOWE.

*Fin de la première Partie du  
premier Volume.*

